

RÉSUMÉ DU TRAVAIL DE RECHERCHE SOUTENU PAR LA FMS

GENRER LES VICTIMES JUIVES DE SEXE MASCULIN DE LA SHOAH

(TITRE DU PROJET PRÉSENTÉ À LA FMS : HOMMES JUIFS ET MASCULINITÉS JUIVES FACE À LA DÉSHUMANISATION DURANT LA SHOAH)

Raphaël Cahen

Une lacune historiographique

La perspective de la sexualité et du genre a été introduite dans le champ des recherches sur l'Allemagne nazie et sur le génocide des Juifs d'Europe à partir du milieu des années 1980. Elle a créé, notamment aux États-Unis, un contexte de polémique qui n'a cependant jamais atteint, par exemple, la virulence de l'*Historikerstreit* en Allemagne, principalement parce qu'elle est restée globalement cantonnée dans la sphère académique. Peu à peu cette perspective a été soit acceptée et incluse comme partie intégrante des enquêtes historiographiques sur le sujet, soit ignorée pour divers motifs d'ordre scientifique ou idéologique. Pour les historiens et les politologues qui l'emploient, elle a une valeur heuristique claire, permettant d'expliquer et surtout de comprendre la Shoah plus en profondeur, de mieux restituer ses diverses dynamiques ou d'éclairer certains phénomènes restés à la marge de la recherche historiographique. C'est notamment le cas des enquêtes sur les violences sexuelles durant la Seconde guerre mondiale, en majorité sur le Front de l'Est, un front propice à la production de telles atrocités, et lors de la guerre du Pacifique.

Jusqu'ici cette perspective de la sexualité et du genre s'est déployée dans trois directions principales différentes, quoique complémentaires, plaçant trois objets différents en son cœur : d'abord, les femmes et les filles juives victimes de la Shoah. La recherche s'est portée, bien souvent dans une perspective féministe plus ou moins revendiquée, sur leurs expériences et leurs

témoignages, jugés trop rares par rapport à ceux des hommes et même des garçons, pour en déceler les spécificités, par exemple dans la mise en récit de l'expérience de la violence extrême (en particulier dans sa dimension sexuelle) ou dans les gestuelles de subversion de l'ordre imposé par les agents de cette violence. Elle s'est également penchée, par exemple, sur la manière dont la relation mère-fille a pu être altérée et se reconfigurer sous la pression d'un quotidien de survie. Par ailleurs, elle s'est orientée vers les exécutants du génocide. D'un côté, vers les hommes du Troisième Reich (et plus rarement leurs alliés locaux), dont les expériences et les récits ont été envisagés dans une telle perspective. La masculinité a ainsi été examinée comme ayant joué un rôle déterminant, par exemple, pour cimenter l'« esprit de corps » des unités armées chargées des massacres, notamment en URSS, conduisant, par exemple, à la marginalisation des soldats ou des policiers refusant de prendre part aux tueries comme témoignant d'un défaut de vertus masculines. Les enquêtes sur ces hommes ont envisagé tout autant les exécutants au bas de l'échelle hiérarchique que ceux au plus haut de celle-ci, des commandants de groupe d'intervention aux commandants de camps, jusqu'aux hauts responsables de l'appareil d'État nazi. De l'autre, elle s'est orientée vers les femmes du Troisième Reich. Dans un premier temps, vers les gardiennes de camp, certainement parce qu'elles ont été les exécutantes des violences les plus immédiatement « spectaculaires », puis peu à peu vers des femmes occupant d'autres professions au sein de la machine de guerre national-socialiste, notamment les infirmières et les secrétaires, qui jouèrent un rôle décisif dans la mise en œuvre du génocide, souvent à la frontière entre le statut d'exécutantes, de complices et de spectatrices.

Dans cette histoire tout à la fois juive, allemande et européenne, les hommes et les garçons juifs demeurent en tant que tels très à la marge de ce type d'enquête où la sexualité et le genre constituent le prisme au travers duquel la Shoah est examinée. De manière étonnante, la quasi totalité, si ce n'est la totalité tout court, des travaux consacrés aux masculinités juives européennes escamote purement et simplement cette période. En effet, la plupart de ces travaux étudie longuement les discours et les pratiques masculines juives, notamment dans les contextes allemand et autrichien, en les confrontant à ceux des Gentils du monde environnant. Ils montrent avec finesse dans quels dilemmes sont plongés les hommes juifs *modernes*, oscillant entre tradition rabbinique et modernité européenne, parfois tentant de les concilier. Mais l'histoire se termine toujours autour de 1939, pour reprendre à la fin de la guerre, en particulier à partir de la fondation de l'État d'Israël. On y montre ainsi régulièrement que le projet de sortie de l'impuissance politique est explicitement articulé à celui d'une sortie de l'impuissance sexuelle masculine (dont Otto Weininger et Franz

Kafka apparaissent comme des noms emblématiques) dans les écrits des principaux théoriciens sionistes, Max Nordau en tête. Demeure donc comme un trou épistémologique d'une dizaine d'années.

C'est, à notre connaissance, l'historienne Maddy Carey qui la première a tenté de combler cette lacune avec son ouvrage *Jewish Masculinity in the Holocaust* (publié en 2017), adapté de son travail doctoral. Elle s'est penchée sur cette période en adoptant une théorie des rôles genrés et en développant à partir de là un schème conceptuel qui distingue deux périodes en ce qui concerne la masculinité juive dans le contexte de persécution et d'extermination de la Shoah (principalement en Pologne, mais aussi dans une moindre mesure en Europe occidentale) : d'un côté, celle de la déconstruction et, de l'autre, celle de la reconstruction. Elle cherche à montrer que la phase de destruction de la vie civile juive, les « années de persécution » plus largement, constituent un profond bouleversement des rôles sociaux genrés, affectant négativement les hommes juifs et leur masculinité ; puis, que la phase de ghettoïsation et de déportation entraîne, au contraire, de manière surprenante au premier abord, une réaffirmation de ces mêmes rôles, après cette période de mise en « crise » de la masculinité juive. Carey confronte régulièrement récits d'hommes et de femmes (au sujet de leur maris, frères, fils, voisins, etc.), et s'intéresse en particulier à la manière dont la Shoah affecte la relation père-fils, par exemple en conduisant à l'usage de secrets protecteurs au bénéfice de l'un ou de l'autre. L'historienne s'intéresse peu dans l'ensemble au processus exterminateur en tant que tel, préférant s'attacher à décrire l'organisation de la vie (familiale) quotidienne.

L'approche de Carey a été saluée dans un ouvrage collectif dirigé par Björn Krondorfer et Ovidiu Creanga, *The Holocaust and Masculinities*, dont une partie des contributions cherche à aller dans le même sens, celui d'une approche culturelle et sociale du genre, au sujet de la masculinité juive pendant et après le génocide. L'autre partie s'intéresse en majorité à la masculinité des exécutants allemands, suivant une perspective plus habituelle. Enfin, deux articles signés par le philosophe Tommy Curry (qui écrit généralement sur les hommes et les garçons noirs en Occident) et par la professeure d'Humanités Dorota Glowacka (spécialisée dans les champs des études de genre et des études sur les génocides et la Shoah), exploitant les mêmes ressources (principalement, les archives audiovisuelles de l'USC Shoah Foundation), se penchent sur les violences sexuelles subies par les hommes et les garçons juifs dans le contexte du génocide des Juifs d'Europe, à partir de témoignages, relativement rares, de survivants de telles violences. Il est à noter que plusieurs historiennes, dont Regina Mühlhäuser et Doris Bergen, ont évoqué ce sujet et plaidé pour une

intégration des hommes et des garçons juifs dans l'étude des violences sexuelles durant la Shoah, mais elle demeure à ce jour une simple déclaration programmatique, certes d'importance, mais jamais concrétisée dans un travail de recherche spécifique sur cet objet.

Notre propre travail de recherche, entamé en 2020, voudrait participer à cet effort théorique compréhensif, en plaçant les hommes et les garçons juifs victimes de la Shoah au centre de notre enquête. On s'écartera toutefois de l'approche de Carey et de sa théorisation de la normativité sociale, au profit d'une théorie de la configuration de la pratique sociale, plus proche de la perspective engagée par la sociologue Raewyn Connell dans son ouvrage *Masculinités*. Son modèle nous permettra de ne pas livrer une image trop rigide et unidimensionnelle des hommes juifs, comme s'ils ne faisaient que se plier passivement à des normes sociales ou échouaient à remplir le rôle qui était nécessairement attendu d'eux. Également, plus qu'une approche sociale et culturelle en terme de genre, on adoptera une perspective *sexuelle*, proposant de s'intéresser à deux phénomènes majeurs absents chez Carey : les *genrocides* (*gendercides*) et les *violences sexuelles* contre les hommes et les garçons juifs. Il s'agira donc d'étudier le sexe et la sexualité sur leur versant obscur : celui de l'incarcération et de la mise à mort sexo-sélectives (*sex-selective*), et celui de l'usage de la sexualité, non-consensuelle ou à la mince frontière (dans ce cadre) entre consensualité et non-consensualité, comme violence. Comme indiqué précédemment, notre approche n'envisagera pas ces phénomènes comme relevant simplement de la longue histoire juive, mais comme étant pareillement inscrits dans le contexte plus large de l'histoire allemande et européenne.

Trois espaces disciplinaires principaux, non exclusifs l'un de l'autre, seront mis en relation : celui de l'historiographie, qui veut expliquer les faits, celui du droit, qui veut juger des actes, et celui de la philosophie — notre discipline —, qui veut donner sens aux faits expliqués et aux actes jugés. Toute prétention à un savoir historiographique ou philosophique anomiste en ce qui concerne les génocides, c'est-à-dire prétendant, par exemple, offrir des catégories juridiques qui, émancipées de leur origine juridique, deviendraient historiographiques (comme par exemple chez Jacques Semelin) ou philosophiques (de manière exemplaire chez Giorgio Agamben) de manière autonome, nous semble conduire à une impasse. Il nous apparaît plus fructueux de mettre en rapport ces champs disciplinaires hétérogènes afin de tenter d'approcher notre objet au mieux, tout en ayant conscience du fait que ce travail se situe lui-même dans le champ disciplinaire philosophique et qu'il ne peut se substituer ni à celui des historiens, ni à celui des juristes. Par ailleurs, en ce qui

concerne la méthodologie choisie, une approche comparative sera privilégiée, comme c'est le cas la plupart du temps dans les études sur les génocides (*genocide studies*) contemporaines, afin de saisir au mieux quelles sont les causes et les conséquences de la Shoah, et comment elle a été mise en œuvre, depuis notre prisme. Il s'agira donc de comparer le destin des hommes et des garçons juifs à celui des femmes et des filles juives dans le même contexte, mais également d'hommes, de femmes, de garçons et de filles non-juifs de « minorités » persécutées et exterminées en Europe et au-delà du continent. L'histoire des violences sexuelles et de leurs représentations durant la Première guerre mondiale devrait également nous permettre d'enrichir notre enquête.

Genocides

Le concept de génocide, inventé par la philosophe féministe Mary Anne Warren pour désigner notamment les infanticides sexo-sélectifs, a été théorisé au sein du champ des études sur les génocides par le politologue et photo-journaliste Adam Jones. Il lui sert à décrire en particulier les formes de massacre sexo-sélectif d'hommes non-combattants en âge de combattre (incluant les civils et les soldats désarmés ou déserteurs), dont il montre qu'ils sont des cibles privilégiées en contexte de guerre et de génocide. Bien souvent le génocide constitue l'étape inaugurale du génocide contemporain, au même titre que l'élitocide, c'est-à-dire l'élimination sélective de l'intelligentsia du groupe subissant l'assaut génocidaire. L'intégration des femmes et des enfants dans le processus d'extermination vient généralement dans un second temps (dont le délai peut varier de quelques jours à quelques années) et est régulièrement désigné comme constituant un « saut qualitatif » à partir duquel il n'est plus permis de douter du caractère génocidaire de la campagne de massacres. La mise à mort des hommes peut ainsi encore être justifiée comme relevant d'une logique guerrière (les fameux « impératifs de la guerre ») et au sein de celle-ci d'une logique politique ou sécuritaire. Pendant la Shoah, on trouve un tel *pattern* génocidaire durant les campagnes de Pologne et de Russie. L'intégration progressive des femmes, puis des enfants, dans les tueries de masse se produit au cours de l'été et de l'automne 1941, alors que jusqu'à ce « tournant », ainsi qu'il est désigné par les historiens, les hommes constituaient les principales victimes de ces massacres collectifs. La destruction de l'intelligentsia juive et non-juive polonaise et soviétique était un objectif explicite du Reich, justifiée par des motifs principalement idéologico-politiques et raciaux.

Cette situation génocidaire constitue donc un *pattern* que l'on retrouve, sous des formes différentes, dans les autres génocides « classiques » du XX^{ème} siècle, celui des Arméniens de l'Empire ottoman et celui des Tutsi au Rwanda. Durant le génocide des Arméniens, un schéma récurrent (qu'une analyse contextuelle et micro-contextuelle fait apparaître nettement) se dégage : les hommes arméniens des corps armés sont désarmés, avant que ce ne soit au tour de civils ; les élites sociales, culturelles et politiques locales sont massacrées ; les hommes en âge de combattre sont séparés des femmes et des enfants, et souvent tués dans la foulée ; les femmes, les enfants et les vieillards sont soit esclavisés ou convertis de force (pour les enfants), soit déportés dans des convois meurtriers. Durant le génocide des Tutsi, on ne trouve pas un tel schéma, mais les hommes tutsi en âge de combattre sont particulièrement visés dans les premières semaines du génocide, les plus sanglantes. La mise à mort plus systématisée des femmes et des enfants se produit environ un mois et demi après le déclenchement des massacres, créant un contexte de forte tension au sein des groupes d'exécutants du fait de la difficulté à justifier ces morts, par rapport à celles des hommes. D'autres contextes historiques de nettoyage ethnique et de génocide seront aussi envisagés, dans lesquels les hommes en âge de conscription, et les femmes et les enfants sont séparés, soit suivant les directives internes du groupe du fait de la menace que fait sur lui la machine génocidaire, les hommes assurant souvent un rôle de protection, pouvant conduire à leur mort « sacrificielle », soit directement par les exécutants du génocide eux-mêmes et leurs alliés, et les hommes incarcérés et/ou massacrés.

Dans tous les cas, il conviendra de faire jouer subtilement la dialectique entre *unicité* et *typicité* des formes de la violence genrocidaire afin de mettre en relief chaque événement par rapport à un autre, plutôt que de l'aplanir. Cette dialectique servira à éclairer tout autant ces violences dans le contexte du génocide des Juifs d'Europe que, réciproquement, celles qui prennent place dans d'autres contextes. Il est toutefois évident que la connaissance acquise de ces autres situations ne pourra égaler celle que nous aurons de la Shoah. Ainsi notre dialectique sera biaisée, penchant nécessairement du côté des formes genrocidaire prises par la Shoah dans ses premières phases.

Des violences sexuelles contre les hommes et les garçons juifs

Un tel déséquilibre dialectique entourera également le deuxième volet de notre enquête, centré sur les phénomènes de violence sexuelle contre les Juifs de sexe masculin. Il s'agira, dans un premier temps, d'établir une typologie de cette violence, à l'aide de travaux de juristes notamment, afin de déterminer ce qui relève de cette violence et ce qui n'en relève pas. Les principales catégories utilisées, inspirées de la législation internationale, seront les suivantes :

— l'agression sexuelle et le viol, incluant les attouchements, la sodomisation, la pénétration, la fellation forcés, etc. ;

— les rituels sexualisés humiliants, dégradants, souvent accompagnés de menaces et de moqueries, incluant le déshabillage forcé (notamment pour examiner le pénis des victimes, afin de déterminer leur appartenance culturelle/religieuse, comme préalable systématique aux exécutions en masse, que ce soit lors des rafles, devant les fosses ou par gazage) et d'autres types d'agression (coupe de la barbe, rasage des cheveux et des poils pubiens, notamment) visant explicitement les hommes et les garçons dans leur masculinité ;

— les relations d'exploitation sexuelle (prostitution ou esclavisation sexuelles) et de troc sexuel (notamment dans le cadre d'un échange contre de la nourriture ou d'autres faveurs du même type), plus ou moins forcé ;

— la torture sexuelle ou sexualisée, inscrite ou non dans la pratique dite « standard » de la torture pratiquée par les corps armés ;

— la castration, les agressions et les mutilations génitales.

Les historiennes de la Shoah ayant envisagé le génocide du point de vue des femmes et des filles juives se sont trouvées contraintes de polémiquer au sujet de l'ampleur des violences sexuelles subies par celles-ci. Les unes accusant les autres d'exagérer le phénomène, les autres de le minorer. Il faut dire que le sujet de la violence sexuelle pose un sérieux défi aux historiens des violences de masse, un défi d'ordre épistémologique, affectant tout autant les comptes-rendus qualitatifs que quantitatifs. Il semble même parfois qu'elle contribue à mettre en crise le positivisme historiographique. Pour ce qui est de notre travail, on évitera de s'aventurer dans la proposition

d'une estimation, même très large, du nombre de victimes masculines juives de violences sexuelles durant la Shoah. Les archives dont on dispose ne le permettent pas. Bien plutôt, on s'orientera vers une forme de mise en récit découlant directement de la forme même que prend l'archive : celle d'un récit fragmentaire, livré par des témoins dispersés ayant survécu au génocide. Le travail de Curry et de Glowacka nous sera d'une grande aide ici, du fait de leur examen assez minutieux des archives audiovisuelles de la Fondation Spielberg. On puisera également dans les récits appartenant à la « littérature concentrationnaire », ainsi qu'elle est fréquemment désignée. Il conviendra bien sûr d'examiner ces récits mêmes, tout autant que les conditions de leur mise en forme, lesquelles peuvent avoir un impact décisif.

Les phénomènes de violence sexuelle contre des hommes (en temps de guerre comme en temps de « paix ») sont souvent traités comme étant emmurés dans le *silence* — un motif persistant dans la plupart des études sur le sujet. Mais comme Glowacka l'a montré, ce silence, bien réel, n'est jamais absolu. Ce phénomène ne constitue pas un indicible, un impensable ; il nous contraint, en revanche, à adopter une forme fragmentaire et des interprétations partielles. Afin de tenter de comprendre au mieux ces violences, on adoptera, une fois encore, une approche comparative, prenant pour objet les hommes victimes de violences sexuelles dans d'autres situations contemporaines de guerre, de nettoyage ethnique et de génocide, et les femmes, juives et non-juives, victimes de ces mêmes violences dans le contexte de la Seconde guerre mondiale. Les récits de témoins formeront logiquement l'essentiel de notre matériau, même s'il y aura à examiner, par exemple, de quelle manière la violence sexuelle (principalement contre les femmes et les enfants) est mobilisée rhétoriquement en temps de guerre afin d'appuyer la logique d'inimitié créée et entretenue par les puissances en guerre.

Comprendre ces violences

Restera alors à tenter de donner un sens à ces violences genocidaires et à ces violences sexuelles en contexte de génocide. De quoi peuvent-elles être le symbole ? Quelle peut être leur fonction, leur utilité, quand l'anéantissement constitue la visée principale des génocidaires ? Pourquoi séparer les hommes des femmes et des enfants, et les soumettre en premier à une violence meurtrière ? Les deux phénomènes seront envisagés ensemble, et plusieurs dynamiques et fonctions

coextensives, à la fois expressives et instrumentales, sous-tendant l'exécution de ces violences, seront dégagées :

— une dynamique de *pouvoir* et de *domination*, à la fois inter-genres et intra-genre, constituant les hommes et les garçons les plus âgés comme cibles légitimes de la violence policière et de la violence de guerre, et conduisant à l'usage de violences sexuelles contre des femmes comme lieu d'affirmation du pouvoir au sein de la sphère masculine (plongeant alors les hommes vaincus dans l'impuissance en les rendant incapables de protéger matériellement et symboliquement « leurs » femmes), mais aussi de violences sexuelles contre des hommes comme forme ultime du contrôle souverain sur les populations, ainsi que sur les territoires et les ressources ;

— une dynamique d'*émasculat*ion individuelle, bousculant les stéréotypes de genre en vigueur par la victimisation (sexuelle) des hommes et aboutissant à une forme de *désexualisation* déshumanisante, de dé-masculinisation ici, sous les modalités de la féminisation et de l'homosexualisation (qui sont une source d'anxiété très présente dans les récits de survivants et un facteur d'isolement social, de culpabilité et de honte, condamnant la victime au silence ou à une narration de ces faits dans un registre métaphorique, mais aussi parfois à des tentatives de réaffirmation de leur masculinité, mutilée, notamment sous la forme de l'exercice d'une contre-violence) ;

— une dynamique d'*émasculat*ion collective, visant la domination symbolique d'un groupe tout entier en s'en prenant aux individus considérés comme les plus « prototypiques » au sein de celui-ci, la terrorisation de l'ensemble de ses membres (en faisant planer, par exemple, la menace de la violence sexuelle), et altérant les liens familiaux et communautaires du groupe génocidé.

Notre travail présente un enjeu à la fois académique et militant qui nous semble d'importance. Pour ce qui est de son enjeu académique, il cherchera à visibiliser des formes de violence largement sous-étudiées et sous-théorisées, en tout cas comme telles. Comme des historiens des deux guerres mondiales ont pu le montrer, ignorer ces atrocités contribue à déréaliser ces violences de masse. Il faut pouvoir en traiter, de manière juste et mesurée, sans évidemment sombrer dans le voyeurisme ou l'exhibitionnisme, en veillant à ne pas produire de récits qui pourraient devenir le support d'une

jouissance. Ces violences font partie intégrante de l'histoire du XXème siècle en général et de la Shoah en particulier ; les mettre au centre de nos recherches doit nous permettre de comprendre toujours davantage le fonctionnement du *processus* génocidaire dans sa spatialité et dans sa temporalité propres. Souvent, les chercheurs travaillant sur les questions qui nous occupent ont été accusés de multiplier les prismes, diluant ainsi notre capacité de compréhension de phénomènes historiques jugés plus importants. Mais est-il possible d'envisager l'élimination physique et l'anéantissement symbolique génocidaires sans les articuler à ces « anomies » quasi systématiquement associées à eux, en particulier les violences sexuelles et les pillages (eux-mêmes d'ailleurs souvent liés, comme cela a bien été montré) ? L'enjeu de notre travail est donc d'éclairer ce reste, cette marge, de la narration classique des violences de guerre et des violences génocidaires, en prenant le soin d'éviter le risque de la généralisation ou, au contraire, celui de la singularisation outrancières qui guette les tentatives d'interprétation de telles atrocités.

L'enjeu davantage militant entourant notre travail a été mis en lumière par Jones, qui est lui-même intervenu dans l'espace des organisations non-gouvernementales, notamment en créant Gendercide Watch. Il a montré que la lutte juridico-politique pour les droits humains (*human rights*) souffre d'un biais pro-féministe qui peut entraîner des conséquences désastreuses, à la fois du point de vue de la prise en charge psycho-médicale des victimes de telles violences et du point de vue de la prévention de celles-ci (au niveau local, national, régional ou international). Il appelle ainsi à une reconnaissance de la vulnérabilité, y compris sexuelle, des hommes et des garçons en âge de combattre dans ces contextes. Le mythe d'une invulnérabilité masculine, profondément ancré dans les discours politiques académiques et militants, mais aussi, dans une certaine mesure, dans les législations nationales et internationales, contribue à tenir les hommes dans un silence imposé du dehors comme du dedans. Pour Jones, cela constitue une trahison de l'esprit même des droits humains et, en particulier, de son principe d'égal traitement de toutes les victimes. C'est particulièrement vrai au sujet de la violence sexuelle qui, en temps de guerre comme en temps de paix, apparaît comme ne concernant que les femmes, parce qu'elles en sont indéniablement les principales victimes. Mais l'ignorance, parfois la stigmatisation (notamment à travers le stigmate de l'homosexualité), des hommes victimes de ces violences, dont se rendent régulièrement complices les dirigeants politiques des États, tout comme les travailleurs humanitaires ou les personnels psycho-médicaux, cultive un silence qui ne profite à personne. Les ruptures au sein de ce silence, que l'on étudiera longuement dans ce travail, continuent d'apparaître sous la modalité de l'anecdote

singulière, plus prompte à produire un frisson qu'une meilleure compréhension de phénomènes de violence de masse.

Ce travail, avant tout philosophique, entend ainsi répondre à un *désir de sens*, ainsi qu'il est qualifié par Catherine Coquio, devant les génocides. Il s'écarte radicalement de la tendance que peut avoir la philosophie contemporaine à placer ces phénomènes sous le signe de l'indicible, une tendance forte dont il est difficile de se départir et avec laquelle Hannah Arendt, déjà, appelait à rompre. Il est vrai que la violence génocidaire cherche à détruire jusqu'au fait, dans sa factualité même, et au sens qu'on peut lui donner. Pour les historiens comme pour les philosophes, il apparaît souvent comme un immense défi. Mais, il semble plus judicieux de renoncer à le relever, en partant d'ailleurs, après avoir rompu avec cet indicible mythifié. Et ce afin de se donner la capacité de penser une *logique* humaine — toujours humaine, malgré tout, puisque l'inhumain n'est toujours qu'une modalité de l'humain — de la destruction et, corrélativement, de penser ce qu'il reste d'humanité dans la destruction en tant que totalité jamais pleinement fermée. Ce qu'il reste, pour le sujet qui nous intéresse, c'est donc principalement des témoignages, qui sont moins la preuve d'un fait (ou en tout cas, pas immédiatement) que le récit d'une expérience. Notre désir de sens aimerait modestement chercher à faire écho au désir de dire d'une partie des témoins. Il est donc logique que la forme textuelle choisie, évoquée plus haut, fasse elle aussi écho à celle des récits de survivants — brisée, fragmentée. Il a parfois été constaté que le désir de dire d'un témoin entraîne celui d'un autre, comme Glowacka a pu le relever, souvent du fait de la reconnaissance d'un récit assez familier des violences endurées. Il reste à espérer que notre désir de sens entre lui aussi en résonance avec les travaux déjà consacrés aux génocides et aux violences sexuelles contre les hommes et les garçons en contexte de génocide dans d'autres contextes historiques, et avec ceux qui viennent.